

3. Le XIXe siècle : naissance du métier d'historien , l'ambition scientiste :

3.1, Jules MICHELET (1798-1874), *Histoire de France, des origines au Xle siècle*, Préface de 1869, R. Laffont, 1971, p. 3-7.

Cette œuvre laborieuse d'environ quarante-ans fut conçue d'un moment, de l'éclair de juillet. Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit et j'aperçus la France.

Elle avait des annales, et non point une histoire. Des hommes éminents l'avaient étudiée surtout au point de vue politique. Nul n'avait pénétré dans l'infini détail des développements divers de son activité (religieuse, économique, artistique, etc.). Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée. Le premier je la vis comme une âme et une personne.

L'illustre Sismondi, ce persévérant travailleur, honnête et judicieux dans ses annales politiques, s'élève rarement aux vues d'ensemble. Et, d'autre part, il n'entre guère dans les recherches érudites. (...)

Au reste, jusqu'en 1830 (même jusqu'en 1836), aucun des historiens remarquables de cette époque n'avait senti encore le besoin de chercher les faits hors des livres imprimés, aux sources primitives, la plupart inédites alors, aux manuscrits de nos bibliothèques, aux documents de nos archives.

Cette noble pléiade historique qui, de 1820 à 1830, jette un si grand éclat, MM. de Barante, Guizot, Mignet, Thiers, Augustin Thierry, envisagea l'histoire par des points de vue spéciaux et divers. Tel fut préoccupé de l'élément de race, tel des institutions, etc., sans voir peut-être assez combien ces choses s'isolent difficilement, combien chacune d'elles réagit sur les autres. (...). Ces spécialités ont toujours quelque chose d'un peu artificiel, qui prétend éclaircir, et pourtant peut donner de faux profils, nous tromper sur l'ensemble, en dérober l'harmonie supérieure.

La vie a une condition souveraine et bien exigeante. Elle n'est véritablement la vie qu'autant qu'elle est complète. Ses organes sont tous solidaires et ils n'agissent que d'ensemble. Nos fonctions se lient, se supposent l'une l'autre. Qu'une seule manque, et rien ne vit plus. (...) tout influe sur tout.

Ainsi, tout ou rien. Pour retrouver la vie historique, il faudrait patiemment la suivre en toutes ses voies, toutes ses formes, tous ses éléments. Mais il faudrait aussi, d'une passion plus grande encore, refaire et rétablir, le jeu de tout cela, l'action réciproque de ces forces diverses dans un puissant mouvement qui redeviendrait la vie même. (...)

Dans le brillant matin de juillet, sa vaste espérance, sa puissante électricité, cette entreprise surhumaine n'effraya pas un jeune cœur. (...) Ce mouvement immense s'ébranla sous mes yeux. Ces forces variées, et de nature et d'art, se cherchèrent, s'arrangèrent, malaisément d'abord. Les membres du grand corps, peuples, races, contrées, s'agencèrent de la mer au Rhin, au Rhône, aux Alpes, et les siècles marchèrent de la Gaule à la France. (...) Le matériel, la race, le peuple qui la continue, me paraissaient avoir besoin qu'on mit dessous une bonne forte base, la terre qui les portât et les nourrit. Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque. Et notez que ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme. (...)

La France a fait la France et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de sa liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est à la force vive, qu'on appelle l'homme. L'homme est son propre Prométhée.

En résumé, l'histoire telle que je la voyais en ces hommes éminents (et plusieurs admirables) qui la représentaient, me paraissait encore faible en ses deux méthodes :

Trop peu matérielle, tenant compte des races, non du sol, du climat, des aliments, de tant de circonstances physiques et physiologiques.

Trop peu spirituelle, parlant des lois, des actes politiques, non des idées, des moeurs, non du grand mouvement progressif, intérieur, de l'âme nationale.

Surtout peu curieuse du menu détail érudit, où le meilleur, peut-être, restait enfoui aux sources inédites.

(...) L'histoire, dans le progrès du temps, fait l'historien bien plus qu'elle n'est faite par lui. Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père. S'il est sorti de moi d'abord, de mon orage (trouble encore) de jeunesse, il m'a rendu bien plus en force et en lumière, même en chaleur féconde, en puissance réelle de ressusciter le passé. Si nous nous ressemblons, c'est bien. Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui.

3.2. Numa FUSTEL DE COULANGES (1830-1889), Préface de *La Monarchie franque*, 1888, p. 31-33.

"L'érudition allemande a aussi ses préventions ; c'est le patriotisme allemand qui lui a donné sa marque. On sait que la devise des *Monumenta Germaniae* est *Sanctus amor patriae dat animum*. La devise est belle, mais ce n'est peut-être pas celle qui convient à la science. Sans doute le sentiment qu'elle exprime n'est pas dangereux quand il ne s'agit que d'éditer d'anciens textes ; mais il le devient pour l'historien qui les interprète. Regardez les historiens allemands depuis un demi-siècle, et vous serez frappé de voir à quel point leurs théories historiques sont en parfait accord avec leur patriotisme. Vous serez alors amené à vous demander si leurs systèmes ont été engendrés par la lecture des textes, ou s'ils ne l'ont pas été plutôt par ce sentiment inné qui était antérieur chez eux à la lecture des textes. Ainsi, pendant que les érudits français portaient surtout dans cette histoire leur esprit de parti, les Allemands y sont surtout porté leur amour de leur patrie et de leur race, ce qui vaut peut-être mieux moralement, mais ce qui altère autant la vérité. Le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science ; il ne faut pas les confondre.

Quelques érudits commencent par se faire une opinion, soit qu'ils l'empruntent hâtivement à des ouvrages de seconde main, soit qu'ils la tirent de leur imagination ou de leur raisonnement, et ce n'est qu'après cela qu'ils lisent les textes. Ils risquent fort de ne pas les comprendre, ou de les comprendre à faux. C'est qu'en effet entre le texte et l'esprit prévenu qui le lit, il s'établit une sorte de conflit inavoué ; l'esprit se refuse à saisir ce qui est contraire à son idée ; et le résultat ordinaire de ce conflit n'est pas que l'esprit se rende à l'évidence du texte, mais plutôt que le texte cède, plie, s'accorde à l'opinion préconçue par l'esprit. Peut-être serait-il trop facile d'être érudit, si l'érudition ne présentait cette suprême difficulté d'exiger un esprit absolument indépendant et libre, surtout à l'égard de soi-même. Mettre ses idées personnelles dans l'étude des textes, c'est la méthode subjective. On croit regarder un objet, et c'est sa propre idée que l'on regarde. On croit observer un fait, et ce fait prend tout de suite la couleur et le sens que l'esprit veut qu'il ait. On croit lire un texte, et les phrases de ce texte prennent une signification particulière suivant l'opinion antérieure qu'on s'en était faite. Cette méthode subjective est ce qui a jeté le plus de trouble dans l'époque mérovingienne. Elle a produit ces singulières divergences dans l'histoire de l'époque mérovingienne. Elle a produit ces singulières divergences que l'on remarque entre des historiens également érudits, également sincères, mais diversement prévenus. C'est qu'il ne suffisait pas de lire les textes, il fallait les lire avant d'avoir arrêté sa conviction.

Plusieurs pensent pourtant qu'il est utile et bon pour l'historien d'avoir des préférences, des "idées maîtresses", des conceptions supérieures. Cela, dit-on, donne à son œuvre plus de vie et plus de charme ; c'est le sel qui corrige l'insipidité des faits. Penser ainsi, c'est se tromper beaucoup sur la nature de l'histoire. Elle n'est pas un art, elle est une science pure. Elle ne consiste pas à raconter

avec agrément ou à disserter avec profondeur. Elle consiste, comme toute science, à constater des faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien. Il se peut sans doute qu'une certaine philosophie se dégage de cette histoire scientifique ; mais il faut qu'elle s'en dégage naturellement d'elle-même, presque en dehors de la volonté de l'historien. Il n'a, lui, d'autre ambition que de bien voir les faits et de les comprendre avec exactitude. Ce n'est pas dans son imagination ou dans sa logique qu'il les cherche ; il les cherche et les atteint par l'observation minutieuse des textes, comme le chimiste trouve les siens dans des expériences minutieusement conduites. Son unique habileté consiste à tirer des documents tout ce qu'ils contiennent et à n'y rien ajouter de ce qu'ils ne contiennent pas. Le meilleur des historiens est celui qui se tient le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse, qui n'écrit et même ne pense que d'après eux.

3.3. L'histoire selon l'historien allemand Johann Gustav DROYSEN (1808-1884)

La méthode historique.

8. La méthode historique est déterminée par la morphologie de ses matériaux. L'essence de la méthode historique est de COMPRENDRE EN CHERCHANT.

16. La théorie de l'histoire n'est pas une encyclopédie des sciences historiques, ni une philosophie (ou une théologie) de l'histoire, pas davantage une physique du monde historique, et encore moins un art poétique à l'usage de toute historiographie. La tâche à laquelle elle doit faire face, c'est d'être un *organon* de la pensée et de la recherche historique.

L'heuristique.

20. Le point de départ de toute recherche est le QUESTIONNAIRE HISTORIQUE. L'heuristique nous procure les matériaux nécessaires au travail de l'historien ; elle est comme l'art du mineur, l'art de trouver et mettre au jour, « un travail souterrain » (Niebuhr).

21. Est matériau d'histoire, d'une part, ce qui de ces présents disparus que nous cherchons à comprendre demeure encore à portée de main immédiate (VESTIGES), ce qui d'autre part en est passé dans les représentations humaines et nous a été transmis pour en conserver la mémoire (SOURCES), enfin des choses au sein desquelles ces deux caractères se trouvent réunis (MONUMENTS).

22. Dans la masse des VESTIGES, on peut distinguer entre :

a. les œuvres façonnées par la main de l'homme (œuvres à caractère artistique, technique, etc. routes, ordonnance des parcelles etc.) :

b. l'état successif des communautés éthiques (mœurs et usages, lois, règlements civils ou religieux etc.) ;

c. les manifestations de pensées, de connaissances, d'activité de l'esprit en tous genres (philosophèmes, littératures, mythologies etc., ainsi que les ouvrages d'histoire envisagés comme des produits de leur temps) ;

d. les papiers d'affaire (correspondances, factures, archives de toute espèce, etc.).

23. Les VESTIGES produits à des fins différentes (décoration, utilité pratique etc.) —mais à la production desquels l'intention de fixer le souvenir a pris une part active— sont des MONUMENTS.

Ainsi des documents ayant pour fonction d'attester devant la postérité qu'une affaire a été conclue.

Ainsi de toutes sortes d'œuvres d'art, des inscriptions, des médailles, en un certain sens des monnaies, etc.

Enfin toute marque monumentale, jusqu'aux bornes témoins d'un champ —l'ensemble de ce domaine allant des titres et armoiries jusqu'aux moindres noms propres.

24. Dans les SOURCES, se trouvent conservées les choses passées telles que l'entendement humain les a conçues —et s'est par là même formé— dans le but d'en maintenir le souvenir. Tout souvenir —aussi longtemps qu'il n'a pas été fixé par une manifestation sensible (sous forme versifiée, en formules sacramentelles, sous forme écrite, etc.)— continue de vivre et de se transformer en fonction de l'horizon de représentations de ceux qui le cultivent (ainsi de ce qu'on désigne par « tradition » dans l'église romaine). Quant à la confiance qu'il est permis de leur accorder, il n'est entre la tradition orale et la tradition écrite qu'une question de degré.

25. La différence de valeur entre ces trois sortes de matériau résulte pour le chercheur de l'objectif qu'elles lui permettront d'atteindre. Les SOURCES, même les meilleures, ne lui donnent pour ainsi dire qu'une lumière polarisée. C'est en toute sûreté, jusque dans les moindres détails, qu'il peut aborder les VESTIGES : plus son acuité est grande à les examiner, plus il en tire de fruit ; mais ils sont comme des fragments fortuits et dispersés.

La critique.

28. La critique ne cherche pas « le fait historique proprement dit ». Car —abstraction faite des différents moyens, contextes, conditions et fins ayant présidé à sa naissance— chacun de ces prétendus faits consiste en un ensemble complexe d'actes de volonté dont les auteurs bien souvent sont innombrables et qui tendent soit à favoriser le résultat, soit à y mettre obstacle. Des actes de volonté qui en tant que tels sont du passé —tout comme le présent auquel elles ont appartenu— et qui ne s'offrent et ne se signalent plus à nous que dans les vestiges de ce que, grâce à eux, on a pu autrefois modeler ou accomplir, ou encore sous la forme d'opinions et de souvenirs.

29. La tâche de la critique est de déterminer le rapport entretenu par les matériaux dont nous disposons avec les actes de volonté dont ils portent témoignage. Les formes de la critique se déterminent d'après le rapport entretenu par les matériaux à explorer avec les actes de volonté dont ils ont reçu la forme qui est la leur.

36. Le résultat de la critique n'est pas « le fait historique proprement dit », mais que le matériau ait été préparé de telle manière qu'on est désormais en mesure de se faire à son égard une opinion relativement sûre et correcte.

Ceux qui, par excès de probité, refusent d'aller au-delà de la critique se trompent en ceci qu'ils abandonnent à l'imagination le soin d'en élaborer les résultats plus avant, au lieu de tâcher d'établir les règles qui garantiraient la justesse de toute élaboration postérieure.

Johann Gustav DROYSEN, *Précis de théorie de l'Histoire* (1858), traduction Alexandre ESCUDIER, Paris, éd. Le Cerf, 2002, p. 43-57 (extraits).

3. 4 Le "manifeste" de l'école méthodique (1876) : Gabriel MONOD (1844-1912), "Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle," , *Revue historique* 1876, n° 1, p. 5-38 (extrait)

"[...] Nous prétendons rester indépendants de toute opinion politique et religieuse, et la liste des hommes éminents qui ont bien voulu accorder leur patronage à la *Revue* prouve qu'ils croient ce programme réalisable. Ils sont loin de professer tous les mêmes doctrines en politique et en religion, mais il pensent avec nous que l'histoire peut être étudiée en elle-même, et sans se préoccuper des conclusions qui peuvent en être tirées pour ou contre telle ou telle croyance. Sans doute les opinions particulières influent toujours dans une certaine mesure sur la manière dont on étudie, dont on voit et dont on juge les faits ou les hommes. Mais on doit s'efforcer d'écartier ces causes de prévention et d'erreur pour ne juger les événements et les personnages qu'en eux-

mêmes. Nous admettrons d'ailleurs des opinions et des appréciations divergentes, à la condition qu'elles soient appuyées sur des preuves sérieusement discutées et sur des faits, et qu'elles ne soient pas de simples affirmations. Notre *Revue* sera un recueil de science positive et de libre discussion, mais elle se renfermera dans le domaine des faits et restera fermée aux théories politiques ou philosophiques.

Nous ne prendrons donc aucun drapeau; nous ne professerons aucun credo dogmatique; nous ne nous enrôlerons sous les ordres d'aucun parti ; ce qui ne veut pas dire que notre *Revue* sera une "Babel" où toutes les opinions viendront se manifester. Le point de vue strictement scientifique auquel nous nous plaçons suffira à donner à notre recueil l'unité de ton et de caractère. Tous ceux qui se mettent à ce point de vue éprouvent à l'égard du passé un même sentiment : une sympathie respectueuse, mais indépendante. L'historien ne peut en effet comprendre le passé sans une certaine sympathie, sans oublier ses propres sentiments, ses propres idées, pour s'approprier un instant ceux des hommes d'autrefois, sans se mettre à leur place, sans juger les faits dans le milieu où ils se sont produits. Il aborde en même temps ce passé avec un sentiment de respect, parce qu'il sent mieux que personne les mille liens qui nous rattachent aux ancêtres ; il sait que notre vie est formée de la leur, nos vertus et nos vices de leurs bonnes et de leurs mauvaises actions, que nous sommes solidaires des unes et des autres. Il y a quelque chose de filial dans le respect avec lequel il cherche à pénétrer dans leur âme ; il se considère comme le dépositaire des traditions de son peuple et de celles de l'humanité.

En même temps, l'historien conserve néanmoins la parfaite indépendance de son esprit et n'abandonne en rien ses droits de critique et de juge. Les traditions antiques se composent des éléments les plus divers, elles sont le fruit d'une succession de périodes différentes, de révolutions même, qui, chacune en son temps et à son tour, ont eu toutes leur légitimité et leur utilité relatives. L'historien ne se fait pas le défenseur des unes contre les autres ; il ne prétend pas biffer les unes de la mémoire des hommes pour donner aux autres une place imméritée. Il s'efforce de démêler leurs causes, de définir leur caractère, de déterminer leurs résultats dans le développement général de l'histoire. Il ne fait pas de procès à la monarchie au nom de la féodalité, ni à 89 au nom de la monarchie. Il montre les liens nécessaires qui rattachent la Révolution à l'Ancien Régime, l'Ancien Régime au Moyen Âge, le Moyen Âge à l'Antiquité, notant sans doute les fautes commises et qu'il est bon de connaître pour en éviter le retour, mais se rappelant toujours que son rôle consiste avant tout à comprendre et à expliquer, non à louer ou à condamner.

[...] Notre époque plus que toute autre est propre à cette étude impartiale et sympathique du passé. Les révolutions qui ont ébranlé et bouleversé le monde moderne ont fait évanouir dans les âmes les respects superstitieux et les vénérations aveugles, mais elles ont fait comprendre en même temps tout ce qu'un peuple perd de force et de vitalité quand il brise violemment avec le passé. En ce qui touche spécialement la France, les événements douloureux qui ont créé dans notre Patrie des partis hostiles se rattachant chacun à une tradition historique spéciale, et ceux qui plus récemment ont mutilé l'unité nationale lentement créée par les siècles, nous font un devoir de réveiller dans l'âme de la nation la conscience d'elle-même par la connaissance approfondie de son histoire. C'est par là seulement que tous peuvent comprendre le lien logique qui relie toutes les périodes du développement de notre pays et même toutes ses révolutions ; c'est par là que tous se sentiront les rejettors d'un même sol, les enfants de la même race, ne reniant aucune part de l'héritage paternel, tous fils de la vieille France moderne. C'est ainsi que l'histoire, sans se proposer *d'autre but et d'autre fin que le profit qu'on tire de la vérité*, travaille d'une manière secrète et sûre à la grandeur de la Patrie en même temps qu'au progrès du genre humain."

3.5. Les conditions de la connaissance historique

Ch.-V. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, (Paris, Hachette, 1898), ed. Kiné, Paris, 1992, extraits.

L'histoire se fait avec des documents. Les documents sont les traces qu'ont laissées les pensées et les actes des hommes d'autrefois. Parmi les pensées et les actes des hommes, il en est très peu qui laissent des traces visibles, et ces traces, lorsqu'il s'en produit, sont rarement durables : il suffit d'un accident pour les effacer. Or, toute pensée et tout acte qui n'a pas laissé de traces, directes ou indirectes, ou dont les traces visibles ont disparu, est perdu pour l'histoire : c'est comme s'il n'avait jamais existé. Faute de documents, l'histoire d'immenses périodes du passé de l'humanité est à jamais inconnaisable. Car rien ne supplée aux documents : pas de documents, pas d'histoire.

Pour conclure légitimement d'un document au fait dont il est la trace, il faut prendre de nombreuses précautions, qui seront indiquées plus loin. — Mais il est clair que, préalablement à tout examen critique et à toute interprétation des documents, se pose la question de savoir s'il y en a, combien il y en a, et où ils sont. Si j'ai l'idée de traiter un point d'histoire¹, quel qu'il soit, je m'informerai d'abord de l'endroit ou des endroits où reposent les documents nécessaires pour le traiter, supposé qu'il en existe. Chercher, recueillir les documents est donc une des parties, logiquement la première, et une des parties principales, du métier d'historien. En Allemagne, on lui a donné le nom d'Heuristique (*Heuristik*), commode parce qu'il est bref.

[...]

Les faits ne peuvent être empiriquement connus que de deux manières : ou bien directement si on les observe pendant qu'ils se passent, ou bien indirectement, en étudiant les traces qu'ils ont laissées. Soit un événement tel qu'un tremblement de terre, par exemple : j'en ai directement connaissance si j'assiste au phénomène, indirectement si, n'y ayant pas assisté, j'en constate les effets matériels (crevasses, murs écroulés), ou si, ces effets ayant été effacés, j'en lis la description écrite par quelqu'un qui a vu soit le phénomène lui-même, soit ses effets. — Or le propre des « faits historiques² » c'est de n'être connus qu'indirectement, d'après des traces. La connaissance historique est, par essence, une connaissance indirecte. La méthode de la science historique doit donc différer radicalement de celle des sciences directes, c'est-à-dire de toutes les autres sciences, sauf la géologie, qui sont fondées sur l'observation directe. La science historique n'est pas du tout, quoi qu'on en ait dit³, une science d'observation.

Les faits passés ne nous sont connus que par les traces qui en ont été conservées. Ces traces, que l'on appelle *documents*, l'historien les observe directement, il est vrai ; mais, après cela, il n'a plus rien à observer ; il procède désormais par voie de raisonnement, pour essayer de conclure, aussi correctement que possible, des traces aux faits. Le document, c'est le point de départ ; le fait passé, c'est le point d'arrivée⁴. Entre ce point de départ et ce point d'arrivée, il faut traverser une série complexe de raisonnements, enchaînés les uns aux autres, où les chances d'erreur sont innombrables ; la moindre erreur, qu'elle soit commise au début, au milieu ou à la fin du travail, peut vicier toutes les conclusions. La « méthode historique », ou indirecte, est par là visiblement inférieure à la méthode d'observation directe ; mais les historiens n'ont pas le choix : elle est *la seule* pour atteindre les faits passés, et l'on verra plus loin comment elle peut, malgré ces conditions défectueuses, conduire à une connaissance scientifique.

¹ En pratique, le plus souvent, on ne se propose point de traiter un point d'histoire avant de savoir s'il existe ou non des documents qui permettent de l'étudier. C'est, inversement un document, découvert par hasard, qui suggère l'idée d'approfondir la question d'histoire que ce document intéresse et de colliger, à cet effet, les documents du même genre.

² Cette expression, souvent employée, a besoin d'être éclaircie. Il ne faut pas croire qu'elle s'applique à une *espèce* de faits. Il n'y a pas de faits historiques, comme il y a des faits chimiques. Le même fait est ou n'est pas historique suivant la façon dont on le connaît. Il n'y a que des procédés de connaissance historiques. Une séance du Sénat est un fait d'observation directe pour celui qui y assiste ; elle devient historique pour celui qui l'étudie dans un compte rendu. L'éruption du Vésuve au temps de Pline est un fait géologique connu historiquement. Le caractère historique n'est pas dans les faits ; il n'est que dans le mode de connaissance.

³ Fustel de Coulanges l'a dit. [...]

⁴ Dans les sciences d'observation, c'est le fait lui-même, observé directement, qui est le point de départ.

[...]

On peut distinguer deux espèces de documents. Parfois le fait passé a laissé une trace matérielle (un monument, un objet fabriqué). Parfois, et le plus souvent, la trace du fait est d'ordre psychologique : c'est une description ou une relation écrites. — Le premier cas est beaucoup plus simple que le second. Il existe, en effet, un rapport fixe entre certaines empreintes matérielles et leurs causes, et ce rapport, déterminé p.67 par des lois physiques, est bien connu⁵. — La trace psychologique, au contraire, est purement symbolique : elle n'est pas le fait lui-même ; elle n'est pas même l'empreinte immédiate du fait sur l'esprit du témoin ; elle est seulement un signe conventionnel de l'impression produite par le fait sur l'esprit du témoin. Les documents écrits n'ont donc pas de valeur par eux-mêmes, comme les documents matériels ; ils n'en ont que comme signes d'opérations psychologiques, compliquées et difficiles à débrouiller. L'immense majorité des documents qui fournissent à l'historien le point de départ de ses raisonnements ne sont, en somme, que des traces d'opérations psychologiques.

Cela posé, pour conclure d'un document écrit au fait qui en a été la cause lointaine, c'est-à-dire pour savoir la relation qui relie ce document à ce fait, il faut reconstituer toute la série des causes intermédiaires qui ont produit le document. Il faut se représenter toute la chaîne des actes effectués par l'auteur du document à partir du fait observé par lui jusqu'au manuscrit (ou à l'imprimé) que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Cette chaîne, on la reprend en sens inverse, en commençant par l'inspection du manuscrit (ou de l'imprimé) pour aboutir au fait ancien. Tels sont le but et la marche de l'analyse critique⁶.

D'abord, on observe le document. Est-il tel qu'il était lorsqu'il a été produit ? N'a-t-il pas été détérioré depuis ? On recherche comment il a été fabriqué afin de le restituer au besoin dans sa teneur originelle et d'en déterminer la provenance. Ce premier groupe de recherches préalables, qui porte sur l'écriture, la langue, les formes, les sources, etc., constitue le domaine particulier de la critique externe ou critique d'érudition. — Ensuite intervient la critique interne : elle travaille, au moyen de raisonnements par analogie dont les majeures sont empruntées à la psychologie générale, à se représenter les états psychologiques que l'auteur du document a traversés. Sachant ce que l'auteur du document a dit, on se demande : 1° qu'est-ce qu'il a voulu dire ; 2° s'il a cru ce qu'il a dit ; 3° s'il a été fondé à croire ce qu'il a cru. [...]

La critique des documents ne fournit que des faits isolés. Pour les organiser en un corps de science il faut une série d'opérations synthétiques. L'étude de ces procédés de construction historique forme la seconde moitié de la Méthodologie.[...]

En toute science, après avoir regardé les faits, on se pose systématiquement des questions⁷ ; toute science est formée d'une série de réponses à une série de questions méthodiques. [...] L'histoire, sous peine de se perdre dans la confusion de ses matériaux, doit se faire une règle stricte de toujours procéder par questions comme les autres sciences⁸. Mais comment poser les questions dans une science si différente des autres ? C'est le problème fondamental de la méthode. On ne peut le résoudre qu'en commençant par déterminer le caractère essentiel des faits historiques, qui les différencie des faits des autres sciences.

Les sciences d'observation directe opèrent sur des objets *réels* et complets. La science la plus voisine de l'histoire par son objet, la zoologie descriptive, procède en examinant un animal réel et entier. On le voit réellement, dans son ensemble, on le dissèque, de façon à le décomposer en ses

⁵ Nous ne traiterons pas particulièrement de la Critique des documents matériels (objets, monuments, etc.), en tant qu'elle diffère de la Critique des documents écrits.

⁶ Pour le détail et la justification logique de cette méthode voir Ch. Seignobos, *Les conditions psychologiques de la connaissance en histoire*, dans la *Revue philosophique*, 1887, II, p. 1, 168.

⁷ L'hypothèse dans les sciences expérimentales est une forme de question accompagnée d'une réponse provisoire.

⁸ Fustel de Coulanges a entrevu cette nécessité. Dans la Préface des *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (Paris, 1885, in-8), il annonce qu'il va donner ses recherches « sous la forme première qu'ont tous mes travaux, c'est-à-dire sous la forme de questions que je me pose et que je m'efforce d'éclaircir ».

parties, la dissection est une *analyse* au sens propre (ἀναλύειν, c'est dissoudre). On peut ensuite remettre ensemble les parties de façon à voir la structure de l'ensemble, c'est la *synthèse réelle*. On peut regarder les mouvements *réels* qui constituent le fonctionnement des organes de façon à observer la réaction réciproque des parties de l'organisme. On peut comparer les ensembles *réels* et voir par quelles parties ils se ressemblent de façon à les classifier suivant leurs ressemblances réelles. La science est une connaissance objective fondée sur l'*analyse*, la *synthèse*, la comparaison *réelles* ; la vue directe des objets guide le savant et lui dicte les questions à poser.

En histoire rien de pareil. — On dit volontiers que l'*histoire* est la « vision » des faits passés, et qu'elle procède par « *analyse* » ; ce sont deux métaphores, dangereuses si on en est dupe⁹. En histoire, *on ne voit rien* de réel que du papier écrit, et quelquefois des monuments ou des produits de fabrication. L'*historien* n'a aucun objet à analyser réellement, aucun objet qu'il puisse détruire et reconstruire. « L'*analyse historique* » n'est pas plus réelle que la vue des faits historiques ; elle n'est qu'un procédé abstrait, une opération purement intellectuelle. — L'*analyse* d'un document consiste à chercher *mentalement* les renseignements qu'il contient pour les critiquer un à un. — L'*analyse* d'un fait consiste à distinguer *mentalement* les différents détails de ce fait (épisodes d'un événement, caractères d'une institution), pour fixer son attention successivement sur chacun des détails ; c'est ce qu'on appelle examiner les divers « aspects » d'un fait ; — encore une métaphore. — L'*esprit humain*, naturellement confus, n'a spontanément que des *impressions* d'ensemble confuses ; il est nécessaire, pour les éclaircir, de se demander quelles impressions particulières constituent une impression d'ensemble, afin de les préciser en les considérant une à une. Cette opération est indispensable, mais il ne faut pas en exagérer la portée. Ce n'est pas une méthode objective qui fasse découvrir des objets réels ; ce n'est qu'une méthode subjective pour apercevoir les éléments abstraits qui forment nos impressions¹⁰. — Par la nature même de ses matériaux l'*histoire* est forcément une science subjective. Il serait illégitime d'étendre à cette analyse intellectuelle d'impressions subjectives les règles de l'*analyse réelle* d'objets réels.

L'*histoire* doit donc se défendre de la tentation d'imiter la méthode des sciences biologiques. Les faits historiques sont si différents de ceux des autres sciences qu'il faut pour les étudier une méthode différente de toutes les autres. [...]

⁹ Fustel de Coulanges lui-même semble s'y être trompé : « L'*histoire* est une science ; elle n'imagine pas, elle voit seulement. » (*Monarchie franque*, p. 1.) « L'*histoire* consiste, comme toute science, à constater des faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien... L'*historien*... cherche et atteint les faits par l'*observation minutieuse* des textes, comme le chimiste trouve les siens dans des expériences minutieusement conduites. » (*Ib.*, p. 39.)

¹⁰ Le caractère subjectif de l'*histoire* a été très fortement indiqué par un philosophe, G. Simmel, *Die Problème der Geschichtsphilosophie*, Leipzig, 1892, in-8.

3.6. Histoire et sociologie un débat

Émile DURKHEIM (1858-1917), " Débat sur l'explication en histoire et en sociologie" (1908), Extrait du *Bulletin de la société française de philosophie*, 8, 1908, pp. 229 à 245 et 347. Reproduit in : Émile Durkheim, Textes. 1. *Éléments d'une théorie sociale*, pp. 199 à 217. Paris, Éditions de Minuit, 1975, 512 pp. Collection: Le sens commun. (<http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>.)

M. DURKHEIM. - Je me sens un peu embarrassé pour répondre à l'exposé de M. Seignobos ; car je ne suis pas bien sûr d'être maître de sa pensée. Je voudrais savoir, avant de lui présenter des objections, s'il admet ou non la réalité de l'inconscient. Je ne vois pas clairement quel est son sentiment sur ce point.

M. SEIGNOBOS. - *Je crois que, parmi les phénomènes inconnus, il y en a certainement qui ont un caractère spontané (par exemple des phénomènes physiologiques comme la digestion), qui exercent une action causale indéniable, mais que nous ne connaissons pas.*

M. DURKHEIM. - Dans son exposition, M. Seignobos semblait opposer l'histoire et la sociologie, comme si c'était là deux disciplines usant de méthodes différentes. En réalité, il n'y a pas à ma connaissance de sociologie qui mérite ce nom et qui n'a pas un caractère historique. Si donc il était établi que l'histoire ne peut admettre la réalité de l'inconscient, la sociologie ne pourrait tenir un autre langage. Il n'y a pas là deux méthodes ni deux conceptions opposées. Ce qui sera vrai de l'histoire, sera vrai de la sociologie. Seulement, ce qu'il faut bien examiner, c'est si vraiment l'histoire permet d'énoncer la conclusion, à laquelle aboutit M. Seignobos : l'inconscient est-il l'inconnu et l'inconnaissable ? M. Seignobos dit que c'est la thèse des historiens en général : mais il y en a beaucoup, je crois, qui repousseraient cette affirmation. Je citerai en particulier Fustel de Coulanges.

M. SEIGNOBOS. - *Fustel de Coulanges avait horreur de la notion même de conscience collective.*

M. DURKHEIM. - Mais il ne s'agit pas en ce moment de conscience collective. Ce sont là deux problèmes tout à fait différents. On peut se représenter le conscient et l'inconscient en histoire sans faire intervenir la notion de conscience collective ; ces deux questions n'ont aucun rapport l'une avec l'autre. L'inconscient peut être inconscient par rapport à la conscience individuelle et n'en être pas moins parfaitement réel. Séparons donc les deux problèmes : les idées de Fustel de Coulanges sur la conscience collective n'ont rien à voir ici. La question est de savoir si vraiment en histoire on ne peut admettre d'autres causes que les causes conscientes, celles que les hommes eux-mêmes attribuent aux événements et aux actions dont ils sont les agents.

M. SEIGNOBOS. - *Mais je n'ai jamais dit qu'il n'y en avait pas d'autres. J'ai dit que les causes conscientes étaient celles que nous atteignons le plus facilement.*

M. DURKHEIM. - Vous avez dit que les seules causes que l'historien puisse atteindre avec quelque sûreté sont celles indiquées dans les documents par les agents ou par les témoins. Pourquoi ce privilège ? Je crois au contraire que ce sont les causes les plus suspectes.

M. SEIGNOBOS. - *Mais au moins les témoins ou les agents ont vu les événements, et c'est beaucoup.*

M. DURKHEIM. - Il ne s'agit pas des événements, mais des mobiles intérieurs qui ont pu déterminer ces événements. Comment les connaître ? Il y a deux procédés possibles. Ou bien on cherchera à découvrir ces mobiles objectivement et par une méthode expérimentale : cela, ni les témoins, ni les agents n'ont pu le faire. Ou bien on cherchera à les atteindre par une méthode intérieure, par l'introspection. Voilà la seule méthode que peuvent s'appliquer à eux-mêmes les

témoins et les agents. C'est donc la méthode introspective que vous introduisez en histoire et d'une façon illimitée. Or tout le monde sait combien la conscience est pleine d'illusions.

Depuis bien longtemps, il n'y a plus un psychologue qui pense atteindre par l'introspection les causes profondes. Toute relation causale est inconsciente, il faut la deviner après coup ; on n'atteint par l'introspection que des faits, jamais des causes. Comment donc les agents, qui se confondent avec les actes eux-mêmes, pourraient-ils se rendre compte de ces causes ? Ils se trouvent dans les conditions les plus fâcheuses pour les bien découvrir. Et si cela est vrai des faits psychiques individuels, à plus forte raison en est-il de même des événements sociaux dont les causes échappent bien plus évidemment à la conscience de l'individu.

Ces causes, indiquées par les agents, loin d'avoir une importance quelconque, doivent être généralement tenues pour des hypothèses très suspectes. Je ne connais pas pour ma part un cas où les agents aient aperçu les causes avec exactitude. Allez-vous, pour expliquer des phénomènes comme les interdits religieux, comme la *Patria potestas* des Romains, accepter comme fondées les raisons que les jurisconsultes romains en donnaient ? Comment expliquer des faits de ce genre, si ce n'est pas une méthode expérimentale opérant lentement et objectivement ? Qu'est-ce que la conscience individuelle peut bien savoir des causes de faits aussi considérables et aussi complexes ?

M. SEIGNOBOS. - *Nous ne parlons pas des mêmes faits, je parle simplement des événements, des faits historiques qui ne se sont produits qu'une fois.*

M. DURKHEIM. - Mais que dirait-on d'un biologiste qui ne considérerait sa science que comme un récit des événements du corps humain, sans étudier les fonctions de cet organisme ? Et vous-même, d'ailleurs, avez parlé des religions, des coutumes, des institutions.

M. SEIGNOBOS. - *J'en ai parlé comme de la seconde rangée de phénomènes qu'atteint l'historien, et au sujet de laquelle il se sent déjà beaucoup plus mal à l'aise.*

M. DURKHEIM. - Mais vous ne pouvez absolument rien comprendre aux événements proprement dits, aux faits, aux altérations, aux changements, vous ne pouvez étudier ce que vousappelez la première rangée, si vous ne connaissez pas avant tout les religions, les institutions qui sont l'ossature de la société.

M. SEIGNOBOS. - *C'est une question.*

M. DURKHEIM. - Vous reconnaissiez, du moins, que, en ce qui concerne les institutions, les croyances, les coutumes, les mobiles conscients des agents ne jouissent plus du privilège que vous leur attribuez en matière d'événements ?

M. SEIGNOBOS. - *je ne dis pas que les hypothèses des agents sont ici sans valeur, je dis qu'il faut beaucoup plus de critique avant d'admettre ces motifs, car là encore ce sont les motifs conscients que nous atteignons les premiers.*

M. DURKHEIM. - Ainsi, de toutes façons, ce que l'historien atteint vraiment, ce sont les causes conscientes ? Tout le reste lui est inconnu ?

M. SEIGNOBOS. - *Non pas totalement inconnu, mais plus inconnu que ce qui est conscient.*

M. DURKHEIM. - Les causes qui sont le plus immédiatement à la disposition de l'historien, ce sont donc les motifs intérieurs, tels qu'ils apparaissent aux agents ? Pourquoi ce singulier privilège ?

M. SEIGNOBOS. - *Mais c'est bien simple : parce que les agents et les témoins nous offrent une explication des actes conscients. Sans doute ils peuvent se tromper, et il faut critiquer leurs explications ; mais malgré tout ils avaient un moyen de savoir quelque chose et nous ne l'avons pas.*

M. DURKHEIM. - Si nous n'avons pas d'autre moyen de connaître, il n'y a rien à faire en histoire. Si l'on entend l'histoire comme vous l'entendez, ceux qui n'en font pas peuvent se consoler et se réjouir même de n'en pas faire.

M. SEIGNOBOS. - *En effet, il n'y a aucune sécurité, aucune certitude en histoire lorsqu'on prétend atteindre les causes. La preuve en est que les explications des phénomènes sont toujours différentes et ne sont jamais d'accord.*

M. DURKHEIM. - Votre méthode mène au nihilisme le plus absolu. A quoi bon alors faire une grande place à l'enseignement historique ! Ce serait beaucoup de temps perdu pour arriver à un résultat singulièrement mince.

M. SEIGNOBOS. - *Pardon. L'histoire a pour fonction de rappeler, aux gens qui l'oublient, l'interdépendance et la réaction continue des diverses séries de faits qu'on tend naturellement à séparer en compartiments étanches. Et, par là, elle peut influer fortement sur l'orientation de l'esprit. Elle montre qu'il n'y a jamais de phénomènes isolés ou discontinus.*

M. DURKHEIM. - Tous ceux qui s'occupent de l'étude du passé savent bien pourtant que les motifs immédiatement visibles, que les causes apparentes sont de beaucoup les moins importantes. Il faut descendre beaucoup plus bas dans le réel pour pouvoir le comprendre. Ou bien, s'il n'y a possibilité d'atteindre d'autres causes, il faut dire franchement qu'on ne peut atteindre aucune cause véritable. Il est vrai que vous distinguez et semblez opposer *la cause* et la loi. Mais qu'est-ce qu'une cause qui n'est pas une loi ? Toute relation de causalité est une loi.

M. SEIGNOBOS. - *Mais non ; il y a des événements qui ne se sont produits qu'une fois et dont pourtant on détermine la cause.*

M. DURKHEIM. - Dès que j'ai établi une relation entre deux termes A et B, j'ai une loi. Nous ne définissons pas la loi par la généralité des cas où elle se manifeste. Il n'est pas nécessaire que, en fait, la relation se reproduise plus ou moins souvent ; il suffit qu'elle soit de nature à se reproduire. Les logiciens reconnaissent qu'on peut établir une loi sur une expérience bien faite. Une fois la loi établie, les faits se reproduiront ou non, cela n'a pas d'importance théorique. Certains phénomènes, par exemple les phénomènes tématologiques, sont précisément instructifs, parce qu'ils sont uniques ou exceptionnels. Je ne vois donc pas comment on peut établir une relation causale qui ne soit pas une loi. Si je sais que A est la cause de B, je sais que A sera toujours la cause de B. Le lien qui les unit est affirmé comme réel sans condition de temps et de lieu.

M. SEIGNOBOS. - *Pourtant jamais un homme ne doutera que Marat ait été poignardé. Un coup de couteau donné à quelqu'un provoque sa mort, voilà une cause, et je ne vois pas des lois dans cet événement.*

M. DURKHEIM. - Tout le monde dira que Marat est mort d'un coup de couteau, à moins qu'on ne trouve que le bain trop chaud a déterminé sa mort, avant le coup de poignard. De toutes façons, ce n'est pas parce que le coup de couteau précède la mort, qu'on y voit la cause de la mort. C'est en vertu de la loi générale qu'un coup de couteau détermine la mort, s'il atteint un organe essentiel. Le coup de couteau n'est cause que s'il a produit cet effet. Si une autre cause avait produit la mort, le coup de couteau ne serait pas tenu pour cause ; sur ce point, le savant et l'opinion populaire sont absolument d'accord.

Mais je reviens aux procédés de recherche des causes. N'y a-t-il vraiment pas d'autre méthode pour découvrir les causes, que de faire appel aux indications des témoins ou des agents ? Pourquoi, vis-à-vis des phénomènes humains, des phénomènes sociaux, serions-nous dans des conditions plus défavorables que vis-à-vis des phénomènes de la nature ? Pourquoi là aussi ne pourrions-nous pas chercher les causes et les lois du dehors ? Je laisse de côté la sociologie, qui est trop jeune encore pour servir d'exemple. Mais voici la psychologie qui existe depuis plus longtemps. En psychologie on cherche à étudier l'inconscient et on y parvient, sans faire pour cela des constructions en l'air.

M. SEIGNOBOS. - *Les méthodes d'observation sont bien meilleures.*

M. DURKHEIM. - Si jamais, dans un domaine, la méthode introspective semblait indispensable, c'était pour l'étude même de la conscience individuelle. Car il s'agit ici de phénomènes intérieurs par définition. Et pourtant, malgré les difficultés, l'étude psychologique de l'inconscient et l'étude objective du conscient sont possibles et réussissent. Pourquoi l'une et l'autre seraient-elles impossibles pour les phénomènes sociaux et historiques ?

M. SEIGNOBOS. - *Est-il vraiment possible d'étudier l'inconscient en psychologie ? Je n'en sais rien, et je crois qu'on n'arrive encore à aucune conclusion certaine. Mais, en tout cas, le psychologue dispose de procédés de recherche qui nous sont refusés. Tout d'abord il travaille sur des sujets, c'est-à-dire sur des faits complets et non sur des fragments conservés au hasard ; il peut observer les cataleptiques et surtout les aliénés. Le psychologue voit les événements se dérouler devant lui. En histoire, au contraire, les éléments même nous manquent, nous n'avons jamais que le reflet des événements aperçus et relatés par d'autres. Nous travaillons forcément sur des matériaux de seconde main, puisque nous ne savons des choses, par définition, que ce qu'en disent ceux qui les ont vues.*

M. DURKHEIM. - Ce travail sera plus difficile, plus complexe, voilà tout ; les procédés restent valables.

M. SEIGNOBOS. - *Non, si les éléments mêmes nous manquent.*

M. DURKHEIM. - Alors il faut renoncer à faire de l'histoire. Si les données historiques sont accessibles de quelque façon, elles sont comparables et la méthode objective doit être appliquée. Sinon, il n'y a plus d'histoire.

M. SEIGNOBOS. - *Pardon. Nous disposons de quelques données qui nous suffisent pour établir des relations de cause à effet, mais qui ne nous permettent pas de déterminer et d'expliquer l'inconscient.*

M. DURKHEIM. - Mais il n'est pas question ici d'inconscient ; la difficulté n'est pas là. Il s'agit de la connaissance des causes, et je soutiens que nous ne pouvons, en aucune manière, pour savoir quelle est la cause d'un événement ou d'une institution, nous borner à interroger les agents de cet événement et leur demander leur sentiment.

M. SEIGNOBOS. - *Vous exagérez, il y a des cas où les témoins ne se trompent pas : ils ont bien vu que Guillaume d'Orange est parti en Angleterre parce qu'il ne craignait plus l'armée de Louis XIV.*

M. DURKHEIM. - Je ne dis pas que ces interprétations soient sans intérêt. Quand le malade croit qu'il a la fièvre, son sentiment, vrai ou faux, est un fait intéressant dont le médecin doit tenir compte. De même ici. Mais votre exemple prouve déjà qu'une autre méthode est possible. Car comment feriez-vous la sélection entre les cas où les témoins disent vrai et les cas où ils se trompent, si vous n'avez d'autre critère que le recours aux témoins ? Le médecin consulte le malade, il doit commencer par là, mais sa réponse ne doit être qu'une donnée entre d'autres données, et toutes ces

données demandent à être élaborées méthodiquement, sans qu'aucune puisse 'nous fournir directement et immédiatement la cause véritable. Quelle que soit la valeur des indications contenues dans les documents, il faut donc les critiquer, les organiser méthodiquement et non les enregistrer. Mais vous voyez combien la question que vous avez posée est ambiguë. Il ne s'agit plus, pour l'instant, de conscient ou d'inconscient, mais nous revenons au problème qui nous occupait l'an dernier : la connaissance des causes en histoire. Vous avez mêlé à cette question quelques considérations sur l'inconscient qui n'ont rien à voir avec elle. Évidemment, il y a de *l'inconnu* en histoire ; c'est un truisme, mais cela n'intéresse en rien le problème de l'inconscient.

M. SEIGNOBOS. - *Ce que je me suis demandé, c'est précisément quelle est la part irréductible de l'inconscient dans cet inconnu historique.*

M. DURKHEIM. - Mais les deux questions n'ont aucun rapport. J'irai même sur ce point bien plus loin que vous. Vous avez l'air d'identifier le conscient et le connu, comme si ce qui est éclairé par la conscience de l'agent individuel était plus aisément connaissable que le reste. En réalité, ce qui est conscient est aussi plein d'obscurité. Je dirai donc que le conscient et l'inconscient sont également obscurs, et que, dans les deux cas, la question de la méthode à suivre pour arriver à la connaissance des causes se pose dans des termes identiques.

M. SEIGNOBOS. - *Mais il y a pourtant des phénomènes conscients et qui ne sont pas inconnus. Voyez les langues.*

M. DURKHEIM. - Évidemment les mots sont connus, mais quel sens mettait-on derrière ces mots ? Rien de plus difficile à découvrir.

Ce qu'il faut chercher c'est un moyen de comparer les données historiques, d'établir des séries de phénomènes qui varient parallèlement ; c'est par ces rapprochements méthodiques qu'il est possible de découvrir des causes. Et je crois qu'on peut y arriver. Vous oubliez vraiment que depuis cinquante ans on a fait bien du chemin en histoire comparée : il y a là toute une œuvre positive que vous semblez totalement méconnaître.

M. SEIGNOBOS. - *Mais aussi les systèmes s'écroulent tous les vingt ans.*

M. DURKHEIM. - Si vous voulez montrer que la science est toujours en perpétuel devenir, je crois que nous serons tous d'accord sur ce point. Tout le monde admet que la science avance lentement et n'établit jamais que des probabilités. Mais du moment qu'il y a en histoire un certain nombre de données positives, du moment que vous jugez ces données suffisantes pour fournir la trame d'un récit historique, pourquoi seraient-elles insuffisantes quand il s'agit d'instituer une comparaison méthodique ? Nulle part, on ne trouve des causes toutes faites ; toujours il faut que l'esprit les découvre, et il faut pour cela qu'il procède méthodiquement : pourquoi du fait que les documents historiques doivent être critiqués minutieusement, de ce qu'ils sont courts, incomplets, fragmentaires, conclure à l'impossibilité d'une science historique ? Mais, à y regarder de près, l'écart entre les phénomènes de la vie et ce qui en passe dans la biologie n'est pas moins grand encore que l'écart entre la vie sociale et ce qui en passe dans l'histoire. Toute science en est là.

M. SEIGNOBOS. - *Au contraire, ce qui passe dans les documents est infime, si l'on songe à la masse des événements du passé. En biologie, nous avons affaire à des ensembles concrets, en histoire, nous n'avons que des morceaux d'événements.*

M. DURKHEIM. - Qu'est-ce qui empêche de comparer ces fragments ? Vous-même reconnaisez leur solidarité, puisque vous les grouvez selon les époques et en dégagez un tableau du passé.

M. SEIGNOBOS. - *Nous avons vaguement l'impression que plusieurs séries de phénomènes changent en même temps, mais...*

M. DURKHEIM. - Quand je constate, dans un nombre de cas bien observés et bien étudiés, que telle organisation familiale est liée à telle particularité de l'organisation sociale, pourquoi m'empêcheriez-vous d'établir un tel rapport entre ces deux séries de phénomènes ?

M. SEIGNOBOS. - *Parce qu'on n'a presque jamais affaire à des phénomènes suffisamment analogues, pour permettre une comparaison..*

M. DURKHEIM. - Mais enfin ce sont des faits ; je les constate, et vous savez combien on rencontre souvent des similitudes frappantes entre institutions de différents peuples.

M. SEIGNOBOS. - *Ces peuples sont toujours si profondément différents.*

M. DURKHEIM. - Mais quand, à propos du mariage, je constate, sur des points très différents du globe, des formalités identiques et des cérémonies de tous points comparables, quand je trouve que les hommes et les femmes vivent ensemble de la même façon, vous pensez qu'il n'y a rien là qui vaille la peine de faire une comparaison. Que concluez-vous donc de tout cela ?

M. SEIGNOBOS. - *Rien. Je ne sais pas la cause de ces ressemblances.*

M. LACOMBE. - M. Seignobos semble oublier que les documents, intrinsèquement et isolément consultés n'arriveraient jamais à certifier les faits ; c'est au contraire la généralité et la ressemblance des laits qui certifient les documents. Sans comparaison, pas de certitude. Supposez que vous ayez un document unique, et d'apparence authentique, mais relatant un fait sans autre exemple dans l'histoire ; vous douterez probablement du fait, et avec raison.

M. SEIGNOBOS. - *Mais la comparaison en histoire se réduit au fond à l'analogie : il n'y a jamais de similitudes complètes.*

M. LACOMBE. - Qu'importe ! Sans comparaison, il n'y a pas de certitude ; et, d'autre part, c'est la comparaison qui fonde, qui assure notre critique. Quand je me trouve en face de certains mobiles que les historiens attribuent aux anciens, je suis enclin au doute, parce que je ne reconnaiss pas, dans les hommes qu'on me décrit, l'humanité que je connais ; vous le voyez, la comparaison est toujours précieuse.

M. SEIGNOBOS. - *D'accord. C'est en effet d'après de vagues analogies avec le présent qu'on juge et qu'on critique le plus souvent les phénomènes du passé, car, trouver des analogies vraiment précises entre deux séries anciennes et les comparer n'arrive que rarement. Comparer veut dire surtout pour l'historien rapprocher ce qu'il trouve du présent où il vit.*

M. LALANDE. - *Jusqu'à présent nous n'avons abordé que la première question, celle de la connaissance des causes, de l'inconnu en histoire. Restera à examiner la seconde, celle de savoir sous quelles formes on doit se représenter ce qui, dans les causes historiques, échappe à la conscience de l'individu. C'est ce que visait M. Seignobos dans la dernière partie de sa note en demandant : « Doit-on faire intervenir une cause sui generis.... la pression exercée par le corps social sous forme de tradition et d'organisation collective. Ce qui conduirait à admettre une espèce de phénomènes spéciale, différente des faits humains individuels ? Faut-il attribuer les caractères communs dont la cause nous échappe à un Volksgeist, à une Sozialpsyche distincts des individus ? »*

M. DURKHEIM. - Cette question ne me paraît pas rentrer dans celle que nous traitons. Sans

doute, M. Seignobos semble croire que la conscience collective a été imaginée comme un moyen d'expliquer l'inconscient en histoire. C'est inexact. D'abord, on peut admettre qu'il y a de l'inconscient, et nier toute conscience collective ; cet inconscient peut être tout individuel. Puis, s'il y a une conscience collective, elle doit comprendre des faits conscients et en rendre compte, aussi bien que des faits inconscients. Car, enfin, puisqu'elle est une conscience (à supposer qu'elle existe) il faut bien qu'elle soit consciente par quelque endroit.

M. SEIGNOBOS. - *Où donc ? Je voudrais bien savoir où est ce lieu où la collectivité pense consciemment ?*

M. DURKHEIM. - Je n'ai pas à aborder ici la question de la conscience collective qui déborde infiniment le sujet qui nous occupe. Tout ce que je tiens à dire, c'est que, si nous admettons l'existence d'une conscience collective, nous ne l'avons pas imaginée dans le but d'expliquer l'inconscient. Nous avons cru découvrir certains phénomènes caractéristiques absolument différents des phénomènes de psychologie individuelle et c'est par cette voie que nous avons été conduits à l'hypothèse que vous attaquez ici, je ne sais trop pourquoi.

M. LALANDE. - *Il semble cependant que les deux questions soient connexes : la solution de la première peut dépendre de celle de la seconde. S'il est vrai qu'il y ait un esprit social collectif, cela n'exclut-il pas la méthode qui consiste à chercher l'explication des faits historiques dans les motifs des agents et dans la conscience qu'ils en ont ? La seule méthode légitime serait alors, comme le pense M. Durkheim, de se placer au point de vue objectif, de comparer des séries, de dégager des lois en constatant des répétitions.*

M. DURKHEIM. - Je ne viens pas ici exposer ma méthode, je viens discuter celle que nous propose M. Seignobos. Je voudrais pourtant bien savoir pour quelle raison il nous refuse le droit d'établir des comparaisons entre les données historiques.

M. SEIGNOBOS. - *Dans les sciences positives, les éléments sont analogues et connus de façon précise, ils sont homogènes et précis, on peut dès lors comparer des séries de phénomènes (corps chimiques bien définis). En histoire, au contraire, ce que nous comparons, ce sont tout simplement des choses qu'on appelle ou qu'on a appelée de la même façon et cette identité de dénomination peut être purement verbale. Voilà pourquoi je dis que les phénomènes psychologiques ne sont pas comparables entre eux. Au contraire, quand nous avons par hasard affaire à des phénomènes physiques (ou physiologiques), la comparaison devient possible. Aussi la famille peut-elle sans doute être étudiée plus aisément que d'autres phénomènes.*

M. DURKHEIM. - Je vous avoue que j'éprouve une vive surprise en entendant énoncer comme évidente une proposition qui me semble contredite par tout ce que je sais. Le point de départ de l'évolution domestique n'est nullement physique. La majeure partie des phénomènes familiaux, tels qu'ils nous sont donnés, ne paraît pas découler du fait de la génération. La génération n'est pas l'acte central et constitutif de la famille. Celle-ci est souvent un groupement de gens qui ne sont même pas unis par le lien du sang (la part des éléments consanguins est souvent très faible).

M. SEIGNOBOS. - *Mais précisément un tel groupement nous ne l'appelons plus une famille. La famille est composée, historiquement parlant, d'éléments consanguins.*

M. BLOCH. - *Mais prenez le [mot grec: "yévoç"] grec : il n'est pas prouvé du tout qu'il était composé d'éléments consanguins, ni qu'il devait son origine à la consanguinité.*

M. LACOMBE. - *Le fait essentiel qui vous classe le membre de la famille, c'est le fait de la collaboration. Quand le fils quitte le père, quand il ne collabore plus avec lui, il n'est plus de la famille,*

il perd même son droit d'héritier. Au contraire celui qui a été reçu, admis à collaborer, entre par cela même dans la famille. Ainsi, au moyen âge, quand un homme étranger par le sang vivait à même pain et à même pot, il devenait cohéritier.

M. SEIGNOBOS. - *Cette discussion montre, mieux que je n'aurais pu le faire, toute la difficulté qu'on a à s'entendre en histoire, même sur les notions les plus usuelles et les plus claires en apparence. Car, enfin, qui me prouve que le [mot grec: "yévoç"] grec puisse être assimilé à une famille au sens où nous entendons ce mot ?*

M. BLOCH. - *Vous dites que cela n'est pas prouvé. Mais, si le [mot grec: "yévoç"] grec n'est pas la famille au sens actuel du mot, on peut admettre au moins qu'il en tient lieu et qu'il a été conçu à l'imitation de la famille.*

M. DURKHEIM. - *Ou inversement que la famille restreinte d'aujourd'hui est conçue à l'imitation du [mot grec: "yévoç"].*

M. BLOCH. - *Je suis vraiment effrayé du scepticisme de M. Seignobos.. A l'entendre, que resterait-il de l'histoire ? À peu près rien. Mais, d'un autre côté, je crois, contre M. Durkheim, qu'il y a une distinction profonde à faire entre les méthodes praticables en histoire et celles des autres sciences. Il faut étudier les phénomènes historiques, tels qu'ils nous sont donnés une fois pour toutes, car, nous aurons beau faire, nous ne parviendrons jamais à les répéter, De là la difficulté que nous avons en histoire à formuler des lois, et l'impossibilité d'admettre avec M. Durkheim que les causes peuvent s'identifier aux lois. Cela est vrai dans les autres sciences, mais ici, comme la répétition est impossible, comme nous ne pouvons par suite isoler l'essentiel de l'accessoire, il en est autrement.*

Nous pourrons peut-être énoncer des lois, tant qu'il s'agira de faits historiques très simples et très grossiers (comme, par exemple, les faits de géographie humaine), mais il faudra y renoncer dès qu'on arrivera aux faits psychologiques si divers et si complexes.

M. DURKHEIM. - Alors, il faudra renoncer aussi à formuler des relations causales.

M. BOUGLÉ. -*Je crois comme M. Durkheim que toute explication causale, pour être vraiment une explication, ne peut pas manquer de se référer à des lois.*

Il est vrai que les historiens croient le plus souvent expliquer certains phénomènes par les causes seules, abstraction faite des lois ? Cela signifie simplement qu'ils laissent dans l'ombre et sans les expliciter les lois sur lesquelles reposent leurs affirmations.

Parfois, cependant, ils formulent ces lois comme malgré eux : on les surprend ainsi en flagrant délit de sociologie. C'est ainsi que, récemment, dans un livre de M. Bloch, je rencontrais, à propos des restes de clientèles qui ont persisté dans l'ancienne Gaule, cette proposition générale : le régime de la protection « s'impose et domine toutes les « fois que l'État se montre inférieur à sa tâche, c'est-à-dire incapable d'assurer la sécurité des individus, soit qu'il n'ait pas encore achevé de se constituer, soit qu'il ait commencé déjà à se dissoudre ». On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Ils tendent à prouver qu'on ne peut expliquer sans invoquer des lois.

M. BLOCH. - *C'est, en effet, une tendance invincible à laquelle l'historien résiste difficilement, et cela montre seulement que nous devrions être plus prudents et entourer nos affirmations de plus de réserves encore que nous ne le faisons.*

M. DURKHEIM. - *Je crois qu'au fond je suis d'accord avec M. Bloch à la condition de distinguer deux choses profondément différentes, et que l'histoire des temps modernes ne distingue pas assez :*

- 1° Les événements historiques
- 2° Les fonctions sociales permanentes.

En ce qui concerne les événements, on se trouve en présence d'une masse indéfinie de faits, au milieu desquels l'esprit peut difficilement introduire un ordre scientifique. J'admire les historiens qui peuvent vivre à l'aise dans cette poussière d'événements désordonnés.

Mais outre les événements, il y a les fonctions, les institutions, les manières de penser ou d'agir fixées et organisées. Dans ce domaine, les comparaisons deviennent possibles : au lieu d'être débordé par l'extrême diversité des faits donnés, on est bientôt frappé du nombre très restreint de types, de l'espèce de pauvreté qui se manifeste, quand on étudie une même fonction chez différents peuples ou à diverses époques. Je n'ai pu le faire encore que pour les types de famille ; mais j'ai constaté, à travers les temps, un nombre très minime de types vraiment distincts. Or un type de famille est solidaire de toute l'organisation sociale ; il doit donc en être à peu près de même pour les autres fonctions dont l'ensemble constitue la collectivité. Sans doute, je n'ai pu étudier toutes les sociétés, j'ai dû abstraire et laisser de côté bien des faits. Mais il est pourtant frappant qu'on puisse coordonner et ramener à quelques grandes formes très simples les institutions familiales d'un grand nombre de peuples. Cette identité est extrêmement remarquable, et elle montre bien la possibilité d'une véritable science historique. Sans doute, pour d'autres fonctions, le travail serait plus complexe, mais les difficultés ne semblent pas insurmontables. En tout cas l'historien a le droit et le devoir d'entreprendre ce travail, au lieu de désespérer.

M. SEIGNOBOS. - Malheureusement *il y a une difficulté fondamentale qui rend de telles tentatives singulièrement précaires : c'est que nous n'avons aucun procédé pour construire des catégories vraiment précises et comparables ; nous ne savons jamais au juste ce que nous comparons. De tels rapprochements peuvent être ingénieux, suggestifs, ils n'ont absolument rien de scientifique.*

M. LACOMBE. - C'est que vous êtes trop exigeant ou trop ambitieux, vous voulez toujours comparer ensemble des blocs immenses de faits, d'événements. Il faut commencer par analyser et par comparer des fragments. - Par exemple je me propose de montrer les répercussions semblables qu'a provoquées à travers les temps, les lieux, un même type de culture agricole.

M. SEIGNOBOS. - Évidemment *il y a des phénomènes plus simples, pour lesquels un nombre assez minime de combinaisons sont possibles (par exemple l'organisation familiale). Mais prenez la vie politique, les langues, ici il n'y a plus qu'indétermination.*

M. BOUGLÉ. - Mais, dans l'étude des langues, on est parvenu précisément à dégager des lois, à établir des relations intelligibles.

M. SEIGNOBOS. - On n'a guère découvert que des lois phonétiques, et encore parce qu'on avait là un substratum physiologique, qui permettait l'emploi de méthodes expérimentales et même graphiques.

M. DURKHEIM. - Beaucoup de linguistes croient au contraire qu'on pourrait introduire avec avantage le point de vue sociologique dans l'étude des langues.

M. SEIGNOBOS. - Mais *il ne peut apporter que de l'obscurité, que pouvons-nous comprendre du mécanisme social des anciennes collectivités ? Très peu de chose, et uniquement au moyen d'analogies avec notre société d'aujourd'hui.*

M. DURKHEIM. - Il me semble au contraire comprendre les sociétés australiennes beaucoup mieux que les nôtres.

M. SEIGNOBOS. - Nous n'entendons pas la même chose par le mot comprendre. Car, pour ma part, il me semble comprendre beaucoup mieux les sociétés actuelles que les Australiens. C'est probablement une question d'imagination. Je regrette seulement que nous n'arrivions pas à étudier directement la question de l'inconscient.

M. BOUGLÉ. - Mais vous paraissiez croire sans cesse que l'inconscient peut-être assimilé à l'inconnu. Pourquoi refusez-vous d'appliquer aux mobiles inconscients le procédé de recherche que vous appliquez aux mobiles inconscients. Vos bases de recherches sont les mêmes, vos raisonnements pour induire les causes des actes et des événements valent aussi bien pour les causes inconscientes que pour les autres.

M. SEIGNOBOS. - Mais non : quand il s'agit de motifs inconscients je ne trouve rien ; c'est le néant.

M. BOUGLÉ. - Pardon. Notre expérience personnelle nous révèle aussi bien les motifs inconscients que les motifs conscients. Ne nous apprend-elle pas que beaucoup de nos actes ne peuvent s'expliquer que par des causes qui, au moment de l'action même, n'arrivaient pas à notre conscience ? Nous apercevons continuellement après coup les mobiles d'une action qui nous avaient échappé. Nous pouvons donc aussi bien trouver dans le passé des cas de motivation inconsciente, que des cas de motivation consciente.

M. SEIGNOBOS. - Non, puisque ces expériences dont vous parlez ne se trouvent pas relatées dans les documents qui constatent les événements et leurs causes apparentes.

M. BOUGLÉ. - Mais les causes inconscientes sont autant ou aussi peu dans le document que les causes conscientes. Dans les deux cas, vous ne transcrivez pas le document, vous tâchez de comprendre et de reconstituer l'état d'esprit de son auteur. Prenez l'histoire de Tite-Live : je crois que les mobiles inconscients qui le guident se lisent aussi facilement que les mobiles conscients et apparents.

M. SEIGNOBOS. - Je ne crois pas beaucoup à cette possibilité de reconstituer ainsi la psychologie des individus ou des groupes.

M. LACOMBE. - Pourquoi diable faites-vous donc de l'histoire ?

M. SEIGNOBOS. - Pour chercher des relations entre des séries de faits, et pour comprendre le passé sur le modèle du présent.

M. LACOMBE. - Mais au fond des faits, ce que nous cherchons toujours, c'est l'homme ; que ce soit très difficile, soit, mais le but est toujours d'arriver à dégager le mécanisme psychologique des actions et des événements.

M. SEIGNOBOS. - Mon but est tout simplement d'expliquer, si cela est possible, par quelle chaîne d'événements bien liés nous en sommes arrivés à l'état actuel. Et je suis enclin à attribuer dans cette explication une très grande importance aux motifs exprimés par les agents, parce qu'ils ont connu directement les faits. Ce que je demande au sujet de l'inconscient c'est s'il peut être expliqué par une série d'états intérieurs des individus qui agissent en commun, ou s'il faut faire intervenir quelque chose d'extérieur et de supérieur aux individus ?

M. DURKHEIM. - Encore une fois, sous le nom d'inconscient, vous réalisez une entité. Je comprends que vous posez la question pour tous les phénomènes de la vie collective : peut-on les expliquer par des causes individuelles ou faut-il admettre des causes spécifiquement sociales ? Mais pourquoi limiter la question aux phénomènes inconscients ?

M. SEIGNOBOS. - *Parce qu'ils sont plus mystérieux pour nous et que nous sommes plus portés à admettre pour eux des causes indépendantes des individus.*

M. DURKHEIM. - Mais le fait que les événements ont été ou non conscients est d'importance secondaire pour l'historien qui cherche vraiment à comprendre et à réfléchir. Vous diminuez votre rôle, en vous abritant derrière ces témoins ou ces agents que vousappelez consciens. Tant que la recherche méthodique n'est pas faite, nous ne savons même pas si tel phénomène relève de motifs conscients et inconscients, il n'y a donc pas là un critère préalable : cette distinction est le résultat du travail historique et non son guide. L'inconscient s'explique souvent par le conscient ou inversement ; l'inconscient n'est souvent qu'une moindre conscience ; bref, il n'y a pas de question spéciale qui se pose pour la connaissance de l'inconscient. Vous posez en réalité, sous une forme partielle, le grand problème de la sociologie, celui de la conscience collective ; il est trop général pour l'aborder ici.

M. SEIGNOBOS. - *Je posais cette question, parce qu'en histoire nous rencontrons souvent des phénomènes inexplicables, et qui en apparence nous semblent parvenir de causes inconscientes. C'est à cause de ce phénomène que « l'école historique » et Lamprecht ont fait intervenir l'action de réalités supra-individuelles, et je croyais que c'était en obéissant à un sentiment du même genre que les sociologues contemporains avaient été conduits à poser une réalité collective sui generis.*

M. DURKHEIM. - Voilà l'erreur. Je n'ai pas à faire d'hypothèses sur les raisons dont a pu s'inspirer Lamprecht ; mais celles qui ont déterminé les sociologues contemporains dont parle M. Seignobos sont tout à fait différentes. Et ceci m'amène à opposer aux deux attitudes que vous avez indiquées, l'attitude voltairennne qui se borne à déclarer qu'il y a des choses encore inconnues et l'attitude mystique qui hypostasie le mystère du passé, une troisième attitude qui est la nôtre ; elle consiste à travailler méthodiquement pour arriver sans parti pris, sans esprit de système à comprendre scientifiquement le donné.

M. SEIGNOBOS. - *Mais c'est précisément l'attitude voltairennne, c'est celle à laquelle j'incline.*

M. LALANDE. - *En somme il y aurait deux façons d'entendre le mot : comprendre, celle de l'historien et celle du sociologue. Pour l'historien, comprendre c'est se représenter les choses sous l'aspect de la motivation psychologique dont nous avons actuellement le modèle en nous-mêmes; pour le sociologue, au contraire, c'est se les représenter sous l'aspect de cas particuliers, qu'on peut ramener à une loi ou du moins à un type général déjà posé. Ce sont là deux problèmes sans rapport l'un avec l'autre, et dont l'opposition apparente ne vient que de ce qu'on les désigne par un même mot, à moins qu'on ne les solidarise avec d'autres hypothèses.*

M. DURKHEIM. - En deux mots, nous n'acceptons pas telles quelles les causes qui nous sont indiquées par les agents eux-mêmes. Si elles sont vraies, on peut les découvrir directement en étudiant les faits eux-mêmes ; si elles sont fausses, cette interprétation inexacte est elle-même un fait à expliquer.

M. LALANDE. - *Il me semble que M. Seignobos et M. Durkheim sont d'accord en ce qu'ils admettent l'un et l'autre que les individus ne peuvent jamais être donnés isolément, avant ou en dehors de la société, et qu'on ne peut même pas les supposer sans supposer en même temps celle-ci.*

M. DURKHEIM. - Reposons-nous sur cette illusion et disons que M. Seignobos admet comme moi que le pays change les individus.

M. SEIGNOBOS. - *Soit, mais à condition que le pays ne soit conçu que comme l'ensemble des individus.*

M. DURKHEIM. - Mettons, si vous préférez, que l'assemblage change chacun des éléments assemblés.

M. SEIGNOBOS. - *J'admet cette tautologie.*
